

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 615 — SAMEDI, 15 FEVRIER 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.

BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



PRIS EN FLAGRANT DÉLIT, TABLEAU DE M. MANTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL. 15 FEVRIER 1896

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Poésie : Retour du bal, par François Coppée. — Carnet du *Monde Illustré*. — Nos gravures : Flagrant délit ; La défaite des Anglais au Transvaal. — Nouvelle canadienne (avec gravures) : Les aventures de Nicolas Martin, par Régis Roy. — Poésie : Les cendres, par Augustin Lellis. — Mariage "fin-de-cycle", par Brioché. — Plaisirs d'hiver. — Proverbes espagnols. — Un curieux fusil, par Benjamin Sulte. — La signature de Murat. — Figures d'actualité. — Bibliographie. — Les femmes. — Le coin des enfants : Jolis familiales, par Lisette ; Une larme de Jésus, par A. de Gériolles ; Atchi ! atchi ! par tante Nicole ; Une malice d'Anatole, par Camille Norbert. — Jeux et créations. — Choses et autres. — Feuilleton : La mendiant de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Pris en flagrant délit, tableau de M. Mante. — La défaite des Anglais au Transvaal. — Constantinople : Vue extérieure de l'église Sainte-Sophie ; Vue intérieure de l'église Sainte-Sophie. — Portraits : M. W. A. Grenier ; L'hon. G. Murray ; M. Floquet ; Paul Verlain, poète ; S. E. le cardinal Meignan.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

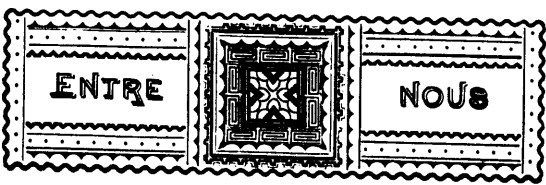
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



AUTRE soir, j'aperçus un nègre, tout de noir habillé, ganté de noir, coiffé de noir, chaussé de noir, suivi d'un groupe de blancs et de blanches qui semblaient lui témoigner un grand intérêt, mêlé de respect, et je demandai à un blanc ce que c'était que ce noir et où

on le conduisait ainsi. Et le blanc répondit :

— Nous ne le conduisons nulle part, c'est au contraire lui qui nous conduit à la salle ***, où il doit faire une conférence. Cet homme de couleur suie est un grand orateur.

Et je me mêlai au groupe blanc suivant le noir.

Dans la salle, tous les auditeurs étaient de la race caucasienne, le conférencier seul représentait celle de bois d'ébène. Il était du reste très bien de sa personne.

Le blanc ne m'avait pas mal renseigné, ce noir était très éloquent, si éloquent même que plusieurs fois je me sentis profondément ému.

Ce brave homme était fils d'esclaves et avait été esclave lui-même, et j'ai rarement entendu de récit aussi touchant que celui qu'il nous fit de la vie de sa mère et de l'éducation que celle-ci lui avait donnée.

La pauvre négresse, résignée à son sort, n'en souffrait pas moins et toutes ses pensées, concentrées dans son amour de mère, étaient tournées vers l'avenir, cet avenir terrible réservé à son fils qui arriverait bientôt à l'âge où il deviendrait à son tour bétail humain, que l'on vendrait et qu'elle ne verrait plus.

Elle s'évada plusieurs fois avec son cher petit, fut reprise, battue et accablée de nouveaux mauvais traitements.

Pendant les courts instants de répit que lui laissait le travail, la négresse enseignait à son sens très droit, lui disait de se soumettre à sa destinée, tant que l'aurore de la liberté, qu'elle présentait, ne viendrait pas éclairer le jour où ses chaînes seraient brisées. Elle lui inculquait trois principes : l'amour de Dieu, la charité et l'horreur de l'ivre-se.

Elle a semé en bonne terre, car ce prédicant noir, après avoir conquis sa liberté, grâce à la guerre de sécession, a travaillé et consacré sa vie à l'apostolat de la tempérance. Mais, croyez-moi, ce n'est pas un de ces faux apôtres ou de ces apôtres ennuyeux qui vous dégoûtent du sujet qu'ils traitent, non, c'est un charmant conférencier qui plaît et dont la verve humoristique fait rire d'un rire de bon aloi.

Eh bien, ce nègre a beaucoup intéressé son auditoire et, pendant deux heures on a eu au moins la chance de n'entendre parler ni de la question des écoles, ni de politique, ni du conseil de ville.

C'était un repos que cette édition parlée de la case de l'oncle Tom.

*** Le conseil municipal de Montréal vient de changer partiellement de peau ; c'est la mue annuelle.

Les journaux nous annoncent que de grandes réformes vont s'accomplir, des réformes radicales, étonnantes, renversantes surtout, car on parle de supprimer une foule de choses, afin d'arriver à l'âge d'or rêvé par les poètes et les anarchistes.

Et cela me rappelle un couplet de Mac Nab qui raillait avec beaucoup d'esprit les démocrates socialistes :

Les princes, c'est pas tout ; pus d'eures,
Pus d'gendarmes, pus d'militaires,
Pus de richards aux lambris dorés.
Qui boit la sueur du prolétaire.
Qu'on expulse aussi Léon Say,
Pour que l'mineur y s'affranchisse.
Enfin, qu'tout l'monde soit expulsé,
Y n'restera pus qu'des anarchisses.

On dit que certains nouveaux échevins ont promis de démolir aussi tout l'ancien système échevinal, et qu'il n'y aurait rien d'étonnant de voir l'un d'eux se lever un jour et dire au président du conseil, en s'inspirant de la poésie du susdit Mac Nab :

M'sieu le mair', supprimons tout : Pus de pavage,
Pus de pompiers, pus de policemans,
Pus de p'tits chars, pus d'arrosage,
Pus d'restaurants, pus de cabmens,
Qu'on n'élargiss' pus jamais de rue
Pus de gaz, pus d'marchés, pus d'trottoirs
Enfin, qu'tout le monde aie la berlué,
Y n'restre pus qu'des éteignoirs.

Déjà un grand progrès s'est effectué, le nouveau maire parle français, peu ou prou. Ça va bien !

*** Une anecdote à propos du prince de Galles :

Un jour, son Altesse, descendant de voiture

pour aller rendre visite à un de ses amis, aperçut un mendiant aveugle et son chien, essayant de se frayer un chemin au milieu de la foule et des véhicules de toute sorte, pour se rendre à l'autre côté de la rue.

Le prince, voyant son embarras, vint à son aide et, le prenant par le bras, lui fit traverser la chaussée.

L'acte de l'héritier de la couronne d'Angleterre est des plus louables, bien qu'il n'ait rien d'extraordinaire, puisque chacun de nous en fait autant à l'occasion, et la chose n'aurait eu probablement aucune publicité, sans un complot inattendu.

Quelques jours après cet incident, le prince de Galles reçut un magnifique encrier d'argent massif, portant cette inscription :

" Au Prince de Galles, de la part d'un témoin de sa belle conduite envers un mendiant aveugle. Souvenir d'une bonne action. "

L'histoire fut vite connue, et chacun de complimenter le prince ; mais il se trouva un vieillard qui s'avisa de critiquer le donateur inconnu, en ces termes :

— Parbleu ! c'est très joli de sa part d'avoir ainsi reconnu le mérite de Son Altesse, mais il me semble que cet admirateur aurait bien dû étendre sa générosité jusqu'au mendiant qui d'après moi, a droit à quelque intérêt. Une lettre de félicitation au Prince suffisait, et l'argent de l'encrier aurait été d'un grand secours au pauvre aveugle.

Le vieillard avait raison.

*** Le bruit court—espérons que c'est un faux bruit—que les propriétaires de mines de charbon, auraient fait un pacte, par lequel ils s'engageaient à réduire la production des mines, de manière à pouvoir augmenter le prix de la tonne de charbon.

D'après leurs calculs, ils s'assureraient ainsi un surplus de bénéfices de trente et quelques millions.

Mais ce serait tout simplement une infamie que ce pacte, que cette spéculation sur un objet de première nécessité comme le charbon.

Ce serait une nouvelle édition du "pacte de famine" qui ruina la France au siècle dernier et fut une des causes premières de la révolution.

Avec la protection du roi Louis XV, les monopoleurs achetaient les blés de gré ou de force, les faisaient sortir de France, excitaient ainsi la hausse, remportaient ensuite ces mêmes blés et réalisaient d'énormes bénéfices.

Quatre intendants des finances se partagèrent le royaume, et se distribuèrent un nombre égal de provinces à ravager.

" En 1768, tout le blé de France demeurait entassé dans des entrepôts établis à Jersey et à Guernesey et la sortie de ces îles était réglée par un tarif gradué sur les besoins de la population et l'avidité des accapareurs. "

" Cela dura soixante ans et le pacte aurait sans doute été renouvelé si la révolution n'était arrivée à temps pour faire disparaître cette monstruosité. "

Et pendant que la misère régnait partout, sauf à la cour, une femme, ou plutôt un monstre, disait en riant : " Il n'a pas de pain, le peuple, eh bien ! qu'il mange de la brioche. "

Est-ce que les monopoleurs du charbon veulent faire en Amérique ce qu'a fait l'ancien régime en Europe ?

Il pourrait bien leur arriver malheur.

*** Les grands journaux quotidiens devraient bien se procurer des caractères avec accents pour les titres de leurs articles.

Voici en effet quelques preuves du travail auquel il faut que se livrent les lecteurs pour

comprendre ce que veulent dire les titres sans accents.

Depuis trois, six, dix mois, on voit partout des articles intitulés : " La loi *reparatrice* ", qu'il faut évidemment lire " *reuparatrice* ".

" *L'elu* de Charlevoix ". Qu'est-ce que cela veut dire " *L'Eulu* " ?

Je continue en puisant dans une seule page d'un journal du 7 février.

" Contre la *cite* ", pour cité.

" Le projet n'est pas *abandonne* ". Est-ce français, cela ?

" Le sultan *repond* ". Qu'avait-il donc déjà pondu ?

" Notre *loyaute* ". Mot inconnu.

" *Marche local* ". Manque-t-il un *e* à " local " ? Non, c'est un accent que demande " marche " sur son *e*.

" *Opera Français* ". Qu'est-ce que c'est que ça " opeura " ?

" Courrier de *Quebec* ". Cela veut peut-être dire " *Québec* ".

" Les *negresses* ", pour " *négresses* ".

" Le *decompte* ". Mot qui n'existe pas dans la langue française.

" *Ble canadien* ". Mon Dieu, qu'est-ce que cela peut bien être du " *bleu canadien* ".

Et il y en a comme cela, trois par colonne, tous les jours.

Je sais parfaitement pourquoi les neuf dixièmes des imprimeries canadiennes-françaises n'en ont pas, c'est parce qu'elles s'approvisionnent chez les fondeurs de caractères anglais, mais il leur serait bien facile de se fournir en France.

*** Je vous disais, en commençant cette causerie, comment un prédicant noir venait d'être bien reçu chez nous et quel succès il avait eu ; il n'en est pas toujours ainsi aux Etats-Unis, c'est-à-dire dans le pays qui a donné la liberté aux nègres.

Dernièrement, les membres de la " Convention nationale du suffrage des femmes " ont décidé, à leur réunion à Washington, de ne pas y admettre les *négresses*.

Eh bien ! elles font déjà un si bel usage du droit qu'elles réclament, que l'on ferait bien de les arrêter au plus vite dans la voie qu'elles suivent, ces charmantes Américaines blanches.

Si j'étais le Dieu tout-puissant qui règle toutes choses et punit les méchants, je frapperais de cécité toutes ces bonnes femmes chez qui les sentiments de charité et d'égalité sont si développés.

Je sais bien que, si elles ont le nez fin, elles pourraient encore reconnaître les *négresses* à l'odeur, mais si elles se figurent que les noires aiment beaucoup la *senteur* des blanches, elles se trompent bien.

Il paraît que pour les nègres rien ne sent mauvais comme un blanc.

*** Chapman s'est fait voler.

La chose peut paraître tellement invraisemblable qu'elle a besoin d'explication.

Chapman est un ennemi mortel de l'imbibition des alcooliques.

Ce Chapman était " officier rapporteur " d'une élection dans laquelle la loi Scott a joué un rôle très important, puisqu'il s'agissait de l'adopter ou de la rejeter.

Le vote terminé, Chapman avait mis les bulletins dans une boîte qu'il avait transportée chez lui, après quoi il était allé prendre l'air.

Or, c'est pendant son absence que des inconnus ont pénétré dans son domicile et ont volé trente-neuf rapports sur cinquante-deux, lui en laissant treize, nombre fatidique.

L'aventure s'est passée à Moncton, Nouveau-Brunswick, où demeure le dit Chapman.

Pauvre Chapman !

LÉON LEDIEU.

RETOUR DU BAL

A DIRE

On n'a pu l'emmener qu'à la dernière danse, C'était son premier bal, songez ! et la prudence De sa mère a cédé jusqu'au bout au désir De la voir, embellie encor par le plaisir, Résister du regard au doigt qui lui fait signe, Ou venir effleurer, d'un air qui se résigne, L'oreille maternelle où sa claire voix d'or Murmure ces deux mots suppliants " Pas encor ! " C'est la première fois qu'elle entre dans ces fêtes. Elle est en blanc ; elle a, dans les tresses défaits De ses cheveux, un brin délicat de lilas. Elle accueille d'abord d'un sourire un peu las Le danseur qui lui tend la main et qui l'invite. Et rougit vaguement, et se lève bien vite, Quand, parmi la clarté joyeuse des salons, Ont préludé la flûte et les deux violons. Et ce bal lui paraît étincelant, immense. C'est le premier ! Avant que la valse commence, Elle a peur tout à coup et regarde, en tremblant. Au bras de son danseur s'appuyer son gant blanc. La voilà donc parmi les grandes demoiselles, Oiseau tout surpris de l'émoi de ses ailes ! Un jeune homme lui parle et marche à son côté. Elle jette autour d'elle un regard enchanteur Et qui de toutes parts reflète des féeries, Et devant les brocarts couverts de pierreries, Les souples éventails aux joyeuses couleurs Semblent des papillons palpitant sur des fleurs. Pourtant, elle est partie, à la fin. Mais son rêve Reste encor sous le charme et, la suivant, achève Cette première nuit du plaisir révélé. Dans le calme du frais boudoir inviolé, Assise,—car la danse est un peu fatigante,— Elle ôte son collier de perles, se dégage Et tressaille soudain de frissons ingénus En voyant au miroir son col et ses bras nus. Puis, le petit bouquet qui meurt à son corsage Dans son dernier parfum lui rappelle un passage De la valse où ce blond cavalier l'entraînait. Elle cherche un instant sur son mignon carnet Un nom que nul encor n'a le droit de connaître. Tandis qu'entre les deux rideaux de la fenêtre L'aube surprend déjà la lampe qui pâlit.

FRANÇOIS COPPÉE.

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Les deux dernières élections partielles qui se sont faites se sont terminées par la victoire des candidats conservateurs. Sir Charles Tupper a été élu dans Cap-Breton par 800 voix et M. Robinson, dans Northumberland, par 450 voix de majorité.

Les Protestants ne veulent pas d'écoles catholiques pour leurs enfants, dit la *Semaine Religieuse*, de Québec

Les Catholiques ne veulent pas d'écoles protestantes pour leurs enfants.

Si les premiers ont raison, comment les derniers peuvent-ils avoir tort ?

L'un de nos confrères, M. Kerméno, de la *Minerve*, a épousé, le mardi 11 février, Mlle Alma Trudeau, de Montréal. M. Guy-Marie-Charles-Henri de Gouillon de Kerméno est originaire de France, province de Bretagne, comme la plupart d'entre nous du Canada-français. Il y a quatre ans qu'il est venu s'établir parmi nous. C'est un ancien élève de l'école militaire de Saint-Cyr, et lieutenant démissionnaire de l'armée française (service d'Afrique).

Détails historiques qui ne manquent point d'intérêt : le grand père paternel de M. de Kerméno fut laissé pour mort, sur le champ de bataille de Quiberon, lors du débarquement de l'armée royaliste, le 21 juillet, 1795. Ce brave avait alors dix-sept ans, et il eut la poitrine trouée de trois balles.

C'est chez la grand-mère maternelle de M. de Kerméno—une demoiselle du Guiny—que l'infortunée duchesse de Berry, mère d'Henri V, comte de Chambord, vint chercher refuge, à Nantes, lors de la révolution de juillet 1830. Grâce à la trahison d'un juif nommé Deutz, la malheureuse fugitive y fut arrêtée et faite prisonnière. La maison témoin de ces événements est encore aujourd'hui la propriété de Mme de Kerméno, mère.

Depuis un an bientôt M. de Kerméno est entré à la rédaction de ville de la *Minerve*. Il complète aujourd'hui ses préliminaires de naturalisation en unissant son sort à l'une de nos concitoyennes.

Mlle Alma Trudeau est originaire de Sorel, où sa famille a toujours compté parmi les plus honorables. Une sœur de sa mère est l'épouse de M. Letendre, négociant bien connu d'Yamaska. La nouvelle épouse est encore la sœur

de mère de M. l'avocat Ernest Pélissier, de la société légale Saint-Pierre, Pélissier et Wilson. Nos souhaits confraternels saluent ce mariage.

PETITE POSTE EN FAMILLE. — *Fleurte*, Saint-Placide.— Certes oui, et sans rien changer nous publierons cette fois. " Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage " : le conseil du vieux Boileau a toujours du bon, vous voyez.

Marie-Louise B., Dorchester, E.-U.—Tableaux superbement brossés ; mériteraient d'être enchassés en un écrivain littéraire.

Alph. G., Montréal.—Vous ne travaillez pas trop mal, mais beaucoup trop vite. Obligé de faire la part à tous ses collaborateurs, le MONDE ILLUSTRÉ ne saurait point vous publier si souvent.

J. F., Ottawa.—Bien bonne poésie ; sera publiée bientôt.

J. H. D., Sainte-Cunégonde.—Ce morceau est bien et vous avez raison de croire à votre Muse, si vous en êtes vraiment l'auteur. Nous publierons... Mais gare la tentation du démarquage qui ruine bien vite un talent.

J. B. D., Québec.—Acceptée votre proposition. Envoyez surtout prose, contes, etc.

Karoli, Yamaska.—Votre article sera publié immédiatement après la nouvelle de M. Roy.

Léon F., Québec.—Le *Mombé* sera soumis à la rédaction.

NOS GRAVURES

FLAGRANT DÉLIT

Il est bien nature, ce joli tableau. Chacun de nous a gardé souvenance d'un délit de cette espèce, aux beaux jours de la prime jeunesse.

Pataud est à la chaîne, tant il est irritable, surtout pour la race des chats.

Un des gamins de la maison, qui sait cela, s'est emparé de Minou et vient le faire grimacer à Pataud. Colère du dogue et plaisir du garçon. Mais survient la maman et le fouet vengeur a bientôt rétabli l'ordre.

LA DÉFAITE DES ANGLAIS AU TRANSVAAL

Tous les journaux ont rapporté les détails de la défaite des Anglais au Transvaal. On sait quelle a été l'équipée du Dr Jameson qui a violé, pour le bien de l'Angleterre, le territoire des Boers.

Il y a quelques semaines, le général commandant en chef des Boers apprenait d'une façon certaine que 800 hommes de troupes du Bechuana, armés de six canons et d'autres pièces d'artillerie, se trouvaient dans le voisinage de Ruestenbourg et marchaient sur Johannesburg, précédés du drapeau anglais.

Le président Kruger notifia que l'irruption de sujets britanniques armés dans le Transvaal constituait une grave violation de la convention, et qu'il s'étonnait que le gouvernement anglais permit des actes d'un semblable caractère.

Il réclama des mesures pour arrêter la marche des troupes entrées dans le Transvaal, parce qu'il ne pouvait pas tolérer que l'on violât de cette façon ses droits et ceux du pays.

On sait aussi que le petit peuple des Boers a repoussé victorieusement, après un combat de deux jours, la troupe des envahisseurs ; que le Dr Jameson et ses partisans ont été faits prisonniers ; on sait enfin que cette équipée a tendu, plus que vivement, les rapports entre l'Angleterre et l'Allemagne.

Bien fous sont ceux qui, ayant voulu la liberté pour l'homme, n'ont pas prévu qu'il faudrait la donner aussi à la femme.—ALEX. DUMAS.

Le plus bel hommage qu'un fils puisse rendre à son père, c'est en continuant son œuvre, de le surpasser.—G.-M. VALTOUR.

NOUVELLE CANADIENNE

Les Aventures de Nicolas Martin

(Illustrations de Edmond-J. Massicotte)

VII

ATTAQUE NOCTURNE

Après avoir mis sur leurs gardes ceux qui dans le village ne songeaient qu'au plaisir, les deux amis se séparèrent et se rendirent à leur demeure respective, qu'ils voulaient protéger.

Comme bien on le pense, la mauvaise nouvelle donnée par Nicolas et son camarade mit fin à la gaieté qui régnait.

L'ennemi est-il nombreux ? se demandait-on avec anxiété.

Cela, les deux jeunes gens n'avaient pu le dire, mais il était à craindre que oui, étant connue leur manière d'agir, toujours avec un nombre supérieur, ou quelque avantage marqué.

Les Iroquois ayant constaté que les habitants étaient réunis en quatre endroits et, tout entiers à leurs divertissements avaient oublié toute notion de danger, résolurent de diviser leur bande d'une centaine de guerriers environ, en quatre parties, et d'attaquer simultanément.

Dans les habitations canadiennes, les colons s'étaient préparés pour une chaude défense, et, afin de ne pas donner l'éveil à l'ennemi, on avait feint de continuer les amusements un instant interrompus, pour mieux tromper les sauvages. Car, à son approche des maisons, n'entendant plus la musique des violons, ni les éclats joyeux et les rires des personnes à l'intérieur, il soupçonnerait un piège et attaquerait avec plus de prudence.

On avait placé des sentinelles autour des maisons, et quand celles-ci jugèrent les Indiens assez proches, elles firent feu. Au même instant toutes les lumières s'éteignirent. Les Iroquois en voyant les ombres passer et repasser derrière les rideaux des fenêtres auraient eu une cible facile.

Les sentinelles, après leur première décharge qui fit du mal à l'ennemi, étaient rentrées se joindre à leurs amis, et aussitôt, tous avaient tiré sur les Peaux-Rouges avant que ceux-ci n'eussent eu le temps de revenir de leur stupeur, voulant surprendre et se trouvant surpris eux-mêmes.

Les assaillants enrageaient de voir leur plan avorter, et, furieux, se juraient de prendre une vengeance éclatante, c'est-à-dire un massacre en règle, si, comme ils l'espéraient, ils s'emparaient des blancs.

Mais comme nos Canadiens avaient l'œil ouvert, qu'ils jouaient gros jeu, leur vie, ils ne brûlaient pas de poudre inutilement. De leur côté, les Iroquois, redevenus prudents, guettaient derrière un arbre ou abri quelconque, la chance d'envoyer une balle dans la tête de l'un des Canadiens.

Nicolas et Alphonse, qui s'étaient retirés chacun en son foyer, voyant que les sauvages ne les attaqueraient pas, mais bien plutôt les endroits où les colons étaient réunis, ne voulurent pas rester inactifs.

Ils étaient voisins. Nicolas alla trouver son ami, et tous deux se faufilant à travers bois, par un chemin détourné arrivèrent près de la maison de Levert.

C'était là que se trouvaient tous ceux que Nicolas aimait : Geneviève, les époux Lafleur et leur fillette de douze ans, le père et le frère d'Alphonse.

En approchant ils aperçurent, ici et là, les

sauvages se dissimulant de leur mieux derrière les arbres et guettant la maison.

Ils étaient exactement en arrière des Iroquois.

Ils ne savaient que faire.

Ils avisèrent à ce moment un gros arbre creux, pouvant les contenir aisément. Ils y entrèrent avec précaution pour ne pas attirer l'attention de leurs ennemis.

Justement, à une certaine hauteur du sol ils aperçurent des orifices dans le tronc de l'arbre, où, glissant leurs fusils sans bruit, il mirent en joue chacun un Iroquois, et avec un : " bon ! allons-y ! " soufflé tout bas, deux coups de feu retentirent et deux moricauds mordirent la neige, qu'ils rougirent de leur sang.

Pris entre deux feux, les braves enfants des bois n'y tinrent pas plus longtemps et s'enfuirent.

Les hôtes de Levert leur adressèrent quelques balles et firent d'autres blessés.

Nicolas et Alphonse, se joignant à leurs parents et amis, allèrent secourir les autres assiégés qui se défendaient avec plus ou moins de succès.

Les Iroquois, surpris, s'enfuirent alors de tous côtés. La déroute fut générale.

Le lendemain, les deux jeunes gens qui avaient donné l'alarme aux colons, reçurent des louanges de tous pour leur vaillante conduite.

L'odeur du sang et de la poudre avait réveillé les sentiments belliqueux de Nicolas, et il avait pris une résolution subite : celle de retourner à Ville-Marie rejoindre ses anciens frères d'armes.

Ajoutons que, dans cette idée de départ, Geneviève était bien pour quelque chose.

Lafleur voulut retenir le garçon qu'il avait

toujours traité plus comme son enfant qu'un valet de ferme, mais rien n'y fit.

Nicolas ne partit pas seul. Alphonse voulut à tout prix l'accompagner, et son père le lui permit.

VIII

RETOUR DE NICOLAS A VILLE-MARIE

Arrivées à Ville-Marie, nos deux connaissances se rendirent immédiatement à l'auberge du Broc d'Argent, où le compère Petit les accueillit à bras ouverts.

C'était un excellent caractère, tout de même, que cet aubergiste.

Nicolas lui annonça son retour à la vie militaire, qu'il avait abandonnée au-delà d'un an auparavant.

Le lendemain, le fils de Mars rentra dans les rangs de la compagnie de M. de Crisacy.

Alphonse fut inscrit sur le registre du bataillon et revêtit la livrée particulière à cette troupe.

Les nouveaux arrivés avaient dignement célébré leur entrée, en offrant plusieurs mesures d'eau-de-vie et de vin aux soldats.

Durant les deux premières semaines du retour de Nicolas à Ville-Marie, il eut l'esprit assez occupé des choses de la vie des casernes pour faire oublier un peu l'amertume et la douleur éprouvée à La Chesnaye, mais après ce temps, malgré tous ses efforts pour chasser certaine image qui le hantait, il n'y réussissait point.

En ce temps-là, il était beaucoup question de MM. Chouart DesGroseilliers et Pierre Esprit de Radisson, qui pour se venger de certain mécontentement conduisirent les Anglais dans la rivière de Némiscan, Baie d'Hudson.



Deux coups de feu retentirent et deux moricauds mordirent la neige.—Page 636, col. 2

“ Ces deux personnes, françaises de nation, et commis de la compagnie française du Canada, ayant été chassées par leurs maîtres à cause de quelque malversation, vinrent à Londres, où ils firent entendre à quelques marchands qu'ils avaient une parfaite connaissance de toute l'étendue de la côte de la Baie d'Hudson ; qu'ils y indiqueraient des postes où les Anglais pourraient s'établir avant que les Français s'en fussent aperçus, pour y faire dans la suite un commerce considérable.



Nicolas, jongleur, essayait de chasser de son esprit l'image de Geneviève qui le hantait. — Page 636, col. 3

“ Ces marchands anglais ayant accepté la proposition allèrent dans le fond de la Baie, conduits par les dits DesGroseilliers et Radisson, au lieu appelé l'Anse des Français.

“ Radisson revint à la compagnie française, qui le chassa une deuxième fois. Il repassa à Londres. Sur ses avis les Anglais allèrent attaquer des postes français.

“ Les Anglais équipèrent plusieurs vaisseaux et conduits par Radisson allèrent au Fort Nelson d'où ils chassèrent les Français et leur prirent 400,000 livres de marchandises qui étaient dans leurs magasins.

“ N'ayant pu obtenir restitution, les Français prirent la résolution d'enlever les trois forts dont les Anglais s'étaient emparés.” (1)

La rumeur se répandait que le gouverneur-général, M. de Denonville, avait l'intention d'organiser une expédition qu'il placerait sous les ordres d'un officier français pour aller occuper des postes sur les côtes de la Baie du Nord, comme s'appelait aussi la Baie d'Hudson, et pour arrêter les coureurs des bois, etc., et nommément le sieur Radisson, coupable de trahison.

Cette nouvelle se vérifia bientôt.

Par qui serait composée l'expédition ?

Voilà ce qui tourmenta beaucoup les deux inséparables, Alphonse et Nicolas, car, leur grand désir était d'en être.

Le 12 février, 1686, l'Intendant, M. de Meulles, (2) transmet les instructions du marquis de Denonville au chevalier de Troye pour l'expédition qu'il allait diriger à la Baie d'Hudson avec les frères d'Iberville, de Sainte-Hélène, et de Maricourt.

A leur grande satisfaction les deux amis obtinrent leur place dans la petite troupe du Chevalier.

RÉGIS ROY.

A suivre

(1) Archives Canadiennes. Canada correspondance générale, vol. 9, p. 289. Mémoires de messieurs Barillon et Bourepas. Oct. 1687.

(2) Canada Correspondance Générale 1688. Vol. 8. Archives Canadiennes.

LES CENDRES

Comme la magnifique cime
Du cèdre hautain du Liban,
Tu relèves ton front sublime
Vers le ciel, d'un air triomphant,
Mais quoique le roi de la terre,
Homme, tu viens de la poussière,
Et lorsqu'un jour ton corps mourra,
En poussière il retournera.

Entre dans ce lieu de silence,
On te mène, ainsi, tes pas :
Examine en ta conscience
Les vaines choses d'ici-bas,
Viens acquérir de la sagesse,
Mais sans concevoir de tristesse,
Car lorsqu'un jour ton corps mourra,
En poussière il retournera.

Des mains du prêtre un peu de cendre
Va tomber sur ton noble front,
Et tes orilles vont entendre
La sentence qui te confond,
Quoiqu'elle soit et juste et vraie,
Il ne faut pas qu'elle t'effraie,
Mais lorsqu'un jour ton corps mourra,
En poussière il retournera.

Si tu veux gagner la victoire,
Poursuis, maintenant, ton chemin,
En gardant ces mots en mémoire,
Et tu jouiras, à la fin
De cette carrière mortelle,
Des biens de la vie éternelle,
Car lorsqu'un jour ton corps mourra,
En poussière il retournera.

Augustin Lellis.

MARIAGE “ FIN-DE-CYCLE ”.

Dans la petite localité de Z... Le maire se dispose à sortir, et va chercher sa bicyclette, remise dans la salle des mariages. Deux jeunes bicyclistes, de sexe différent, font irruption et se jettent aux pieds du maire.

Le jeune homme. — Unissez-nous, mon maire !...

Le maire. — Hein ?... quoi ?... qu'est-ce que c'est ?...

Le jeune homme. — Les apparences sont contre nous, je le sais ! Mais nous ne sommes pas coupables... Nous sommes fiancés !

Le maire. — Pardon... Un petit renseignement, je vous prie... Vous portez chacun la culotte... Lequel de vous deux est le fiancé ?... Laquelle de vous deux est la fiancée ?...

Le jeune homme. — C'est moi le fiancé.

La jeune fille (rougissante). — Et moi la fiancée...

Le jeune homme. — Ses parents me refusaient sa main... Aujourd'hui, elle se promenait avec sa femme de chambre... Le “ pneu ” de cette dernière a crevé... Ma bien aimée en a profité pour venir me retrouver... Et nous voilà !... Mariez-nous donc, et rapidement, je vous en supplie... On nous poursuit peut-être !

Le maire. — Vous marier ! vous marier !... C'est facile à dire... Mais il faut des formalités, des papiers, des autorisations...

Le jeune homme. — Mais alors nous sommes perdus !... (Apercevant la boutonnière du maire.) Mais non ! nous sommes sauvés !... Vous êtes un collègue !... Vous êtes du T.-C.-F. !

Le maire. — Certes !

La jeune fille. — Nous aussi !...

Le maire. — Dans ces conditions, je ne puis me refuser à vous unir !... Des T.-C.-F. !... Allons-y !

Il les unit.

Le jeune homme. — Voilà qui est fait ! Merci, monsieur le maire. Nous vous sommes infiniment obligés !...

(Il saute sur sa machine, ainsi que sa jeune femme, et tous deux disparaissent ; quelques instants se passent.)

Une femme de chambre, surgissant en costume de bicycliste. — Vous ne les avez pas vus ?
Le maire. — Si !... Ils viennent de s'en aller !
La femme de chambre, s'arrachant les cheveux. — Alors, je suis perdue !... On va me renvoyer !... Je m'étais pourtant bien dépêchée de regonfler mon “ pneu ” et j'ai emballé jusqu'ici !... Que vont dire Monsieur et Madame ? Ciel ! les voilà !...

(Le père et la mère, convertis de poussière, paraissent en costumes de bicyclistes.)

Le père. — Où sont-ils les misérables ?...

La mère. — Où se cachent-ils ?...

Le maire. — Je viens de les marier...

Le père. — Je les maudis !...

Le maire. — Ils sont partis d'ici il y a dix minutes.

Le père. — Il y a dix minutes ?... Dix minutes seulement ?... Alors, à deux heures vingt-deux ?...

Le maire. — Oui.

Le père, à la femme de chambre. — Et Mademoiselle vous a quittée à une heure vingt-quatre !...

La femme de chambre. — Oui, monsieur.

Le père, radieux. — Mais alors, elle a battu le record de l'heure sur route !... La chère enfant !

(Il grimpe sur sa machine, vole au télégraphe et expédie à la localité la plus rapprochée la dépêche suivante :)

“ Reviens vite ; tu seras pardonné. ”

BRIOCHÉ.

PLAISIRS D'HIVER

Une bonne sœur aînée ne doit pas laisser les fillettes s'aventurer sur la glace avant de s'être assurée par elle-même de sa solidité.



LA GLACE EST-ELLE BONNE ?

Elle va, ses patins à la main, scrutant prudemment du pied la couche glacée.

Les fillettes sourient, tant assurées elles semblent d'une bonne partie sur l'étang.

PROVERBES ESPAGNOLS

La fortune envoie des amandes aux gens qui n'ont plus de dents.

Qui trouve la maison bâtie et la nappe mise ne sait pas le prix des choses.

Nos propres défauts nous déplaisent quand nous les voyons chez autrui.

UN CURIEUX FUSIL

J'affectionne en particulier la littérature militaire, non pas que les récits de bataille m'entraînent beaucoup plus que le commun des mortels, mais ce qui me tente dans les ouvrages des hommes d'épée, c'est la franchise avec laquelle ils sont écrits. Ils ont une manière à eux de juger un pays nouveau, les colonies, par exemple. Et puis, le militaire narre bien, il a généralement de la verve, il ne pose pas comme écrivain. Le milieu dans lequel il opère ne subit ni l'influence des partis politiques ni la gêne des ambitions locales. Pour peu qu'il soit observateur il voit très bien les choses et les voit de haut. Sans avoir besoin d'élever son style, le trait marquant ne lui fait pas défaut. La concision ordinaire du langage du soldat le pousse à serrer la phrase et à faire jaillir le mot de la situation. Presque jamais d'ombre, rien du sentiment, une lumière vive, comme un rapport de corps de garde : " Il n'y a pas de porte à la porte, et quand il pleut il tombe de l'eau." Pas moyen de ne pas comprendre.

Si, avec cela, un officier est quelque peu gascon, s'il a un brin d'esprit joyeux, ses lettres seront enlevées à la pointe de la plume et les éditeurs se les disputeront.

Il y a des éditeurs spécialement voués à la publication des ouvrages des enfants de Mars. En Angleterre et en France chaque cercle militaire a son imprimeur attitré. Va sans dire que livres et brochures qui sortent de ces presses sont avant tout destinés aux militaires, le public bourgeois ne se préoccupe guère de ceux qui chassent le tigre

Sur les rives de l'Inde où fleurit le palmier

ou qui chaussent la raquette

Par la neige et les froids du Canada sauvage.

Il ne lit point ces chroniques inspirées, sous un ciel inconnu, par des événements qu'il ne saurait apprécier.

Lorsque j'apprends que telle famille comptait autrefois un officier parmi ses membres, je suis presque certain de trouver en sa possession quelques vieux livres du genre de ceux dont je parle ici.

Je suis tombé, de cette façon, sur deux volumes écrits dans le Bas-Canada, entre les années 1815 et 1820, par un nommé Frédéric Tolfrey qui servait dans un régiment parti du champ de bataille de Waterloo pour aller se reposer à Québec. Nous aussi, nous avons terminé notre guerre et tous ensemble nous ne demandions qu'à jouir de la vie. " Ce temps fameux par cent batailles " avait fini à la longue par être diablement insipide. Toujours battu, toujours battant, toujours de la poudre à canon, de la mitraille, des baïonnettes, des coups de sabre, toujours enfoncer des objets ronds ou pointus dans le corps de nos semblables, allez donc ! on se lasse de cela plus vite que de la perdrix aux choux.

Ce fut une époque de fêtes, unique dans notre histoire. La prospérité régnait dans la province ; l'or coulait à flot ; l'habitant et le militaire voyaient tout en rose ; Bonaparte était oublié, là-bas, sur son île.

Tolfrey aimait la chasse et la pêche. Le Canada ne lui refusait rien sous ce rapport. Ce qu'il en dit est très intéressant, mais je dois rester dans les étroites limites d'un article de journal et me contenter d'une ou deux anecdotes, tirées du livre en question : *A Sportman in Canada*.

Notre homme a de l'estime pour les Canadiens. Il se montra fier de leur parler français et d'être compris de ces braves gens. Un jour qu'il était à la chasse, avec deux ou trois amis, sur le bord d'un petit lac, non loin d'une

maison de campagne. l'un d'eux tira avec assez de succès sur dix beaux canards, qui s'en allaient baignant, et l'on vit voler la plume au vent. Le chien était lancé et commençait à rapporter, lorsque survint Jean-Baptiste, pâle de colère, les poings fermés, le regard provoquant !

— Ah ! gredins, c'est ainsi que vous traitez mes canards d'appel ! Attendez, je vais vous les faire manger à présent !

Et il allait mettre en marmelade les vainqueurs de Waterloo, lorsque Tolfrey, jugeant la situation d'un coup d'œil, sortit de sa poche une poignée de piastres et la lui présenta.

Jean-Baptiste s'arrêta court dans son élan.

— Ça, par exemple, c'est parler comme on parle ! Fallait donc le dire de suite.

— Payez-vous, mon ami, dit Tolfrey, nous avons fait erreur en tirant sur votre gibier, mais...

— Mais, mais, oui, vous avez raison, vous êtes des gentilshommes, on voit cela. Si vous piquez du côté de la maison, là-bas, tenez, je crois que vous ne trouverez pas mon rhum des îles plus mauvais qu'un autre. Les Canadiens sont pas des fous.

L'accord fut fait... et signé chez l'habitant.

Dans une autre circonstance, un chasseur, de Château-Richer, examinant quatre fusils de luxe récemment importés d'Angleterre par des officiers de la garnison de Québec, ne put s'empêcher de glisser une pointe de critique dans son compliment.

— Les bassinets, dit-il, sont placés trop en avant. La charge s'enflamme donc par le centre, ou à peu près, ce qui occasionne le recul de l'arme, par conséquent un tir moins juste.

— Cependant, lui répondirent les officiers, très surpris de la vérité de cette observation, les meilleurs armuriers de l'Europe ne font pas autrement.

— C'est possible, mais nous autres, à Québec, c'est mieux que cela.

— Voilà qui est étrange. Dites nous comment vous faites. La chose en vaut la peine.

— Nous condamnons la lumière ; nous reculons le bassinet ; nous ouvrons une autre lumière au fond du tonnerre. La charge prend feu par derrière—et va voir si ça recule !

— Savez-vous que les militaires cherchent ce secret depuis 1790, au moins !

— Hé bien ! fallait se recommander à Québec.

Renseignement pris, c'était un humble forgeron qui régénérât ainsi les fusils à pierre, sans se douter qu'il avait presque découvert le mode de chargement par la culasse.

— Il nous en coûtera peut-être deux ou trois guinées, se dirent les officiers, mais la transformation est importante, allons-y de bon cœur.

Lorsque le forgeron vit les belles armes de ces messieurs, il secoua la tête et dit :

— Ça vous coûtera cher !

— Très cher, pensez-vous ?

— Oh ! que oui ! je ne dois pas vous livrer un travail grossier, ça jurerait, voyez-vous, avec les autres parties du canon.

— Après tout, combien ?

— Passablement cher !

— Mais encore ?

— Un gros prix. Je ferai de mon mieux d'ailleurs afin de ne pas nuire à ma réputation.

— Nous payerons ce que cela vaudra. Combien ?

— Ce que ça vaudra ! Vous êtes riches, l'argent ne vous pèse pas aux doigts... Tenez, chacun trois livres six. Qu'en pensez-vous ?

— Va pour l'écu français ! s'écrièrent les officiers, qui ne revenaient pas de leur étonnement en présence de cette modeste prétention.

Tolfrey vivait encore lorsque, en 1840, le fusil à percussion fut adopté. Il écrivit dans les journaux et les revues pour demander que l'on plaçât la base de la cheminée à l'arrière de la charge et cita avec éloge le raisonnement du forgeron de Québec, sans oublier de le mentionner comme inventeur, ce qui montre le bon caractère de Tolfrey.

Benjamin Sulte

LA SIGNATURE DE MURAT

C'était à la bataille de la Moskowa.

La grande bataille couvrait tout le terrain que l'œil pouvait embrasser. Les deux peuples armés s'étaient pris aux dents ; les deux aigles impériaux se perçaient de leurs becs d'airain. Tout atome était brûlé par une balle, tout sillon d'air noirci par un boulet.

Un jeune cavalier, portant le gracieux costume de la garde napolitaine, arrive tout à coup sur le champ de bataille. Les balles sifflent autour de lui, mais il reste impassible au milieu de cette pluie de mort.

— Le roi de Naples ! crie-t-il, où est le roi de Naples ?

— Partout ! répondent cavaliers, fusilliers, grenadiers, artilleurs ; partout ! partout !

Le Napolitain aperçoit bientôt le héros dans un petit vallon où les boulets et les balles se croisent avec furie. Murat, en se pavanant sur son cheval, avec une fatuité sublime, une cravache à la main au lieu d'épée, donne des ordres, se répand, est partout.

A la vue du soldat de sa garde, il sourit et s'avance vers lui. Celui-ci lui remet une lettre de Caroline. Le roi la lit en pleurant ; pendant sa lecture, l'air produit par le passage des balles agitait le papier.

— Comment as-tu osé, dit-il au jeune homme, venir jusqu'à moi, à travers ce déluge de fer meurtrier ?

Le garde répondit avec un éclair dans les yeux :

— Je voulais être digne de mon roi !

Murat ne répondit rien. Tirant d'un fourreau de fer une feuille de papier, il écrivit quelques mots de réponse à Caroline. Après quoi, il baisa la lettre, la plia et la tendit au messager.

Prenant ensuite une seconde feuille de papier, il écrivit de nouveau. Quand il eut fini, se tournant vers le jeune homme :

— Voici ce que j'écris pour toi à la reine. Et il lut :

" Le comte Giacomo (c'était le nom du messager) a été nommé capitaine à la garde du roi de Naples sur le champ de bataille de la Moskowa."

— Tiens, ajouta-t-il, en tendant le papier au jeune homme, prends ton brevet et retourne dans le doux pays de Naples.

— Votre Majesté, dit le jeune homme, a oublié de signer ?

— C'est juste, dit le roi, je vais signer, donne.

Et Murat, déployant la feuille, la tint suspendue par dessus la tête de son cheval :

— La voilà signé, dit-il en riant.

Trois balles avaient troué le papier.

La santé d'une paysanne qui trait les vaches inspire toujours de vives inquiétudes. Cette infortunée va sans cesse de *pis en pis*.

FIGURES D'ACTUALITÉ

L'HON. M. GEORGE MURRAY



L'honorable M. G. Murray est un des hommes les plus en vue dans le parti libéral, à la Nouvelle-Ecosse. Bien que relativement jeune encore, il y a déjà fait bien des luttes.

Celle qu'il vient de livrer à sir Charles Tupper était la quatrième dans le seul comté de Cap-Breton, d'où M. Murray est originaire ; c'est aussi la 4^{me} fois qu'il s'y fait battre : Cap-Breton étant une forteresse conservatrice. A chaque coup, après ses trois premières défaites, M. Murray fut récompensé de sa vaillance, par ses chefs, qui le nommèrent au Conseil Législatif de sa province. C'est même lui qui dirige cette Chambre.

Quand sonne le signal du combat, M. Murray résigne sa position et rentre en lice. Puis il rentre en Chambre et vice-versa. Il est tout probable que, cette fois encore, il va remonter à son fauteuil présidentiel. Au point de vue de ses états de service pour son parti, il l'a bien mérité.

M. FLOQUET

M. Charles Floquet, qui vient de mourir, en France, à l'âge de soixante-sept ans, a occupé une grande place dans le parti démocratique.



Depuis la fondation de la République, il n'avait cessé—sauf en 1893—de faire partie du Parlement. En 1882, il fut nommé préfet de la Seine, poste qu'il occupa pendant quelques mois. Elu président de la Chambre, il abandonna le fauteuil de la présidence pour former, au mois d'avril 1888, un ministère qui dura jusqu'au 14 février 1889.

On se rappelle, qu'étant ministre, M. Floquet eut un colloque assez vif à la Chambre avec le général Boulanger. Un duel s'ensuivit. Le général Boulanger fut blessé à la gorge.

M. Floquet, battu aux élections législatives, dans le onzième arrondissement de Paris, en 1893, avait été élu sénateur en 1894.

PAUL VERLAINE, POÈTE



Né en 1844, il a succombé, le 8 janvier, à la tuberculose, qui le rongea depuis longtemps. A mourir dans son lit, ce bohème légendaire a singulièrement gagné dans l'estime publique. Et il a fallu aussi, pour que le grand public fût convaincu que Verlaine était un grand et

vrai poète intelligible, que M. François Coppée, poète consacré, poète lauréat, compris de tout le monde, vint le proclamer sur sa tombe en termes émus. Les nouvelles écoles décadentes avaient affirmé si bruyamment leur

culte pour Paul Verlaine, l'avaient si hautement réclamé pour leur chef, qu'elles avaient éloigné de lui le lecteur. L'hommage officiel d'un académicien n'est pas chose vaine : on lira désormais les adorables *Fêtes galantes*, les *Romances sans paroles*, et cet acte de contrition et de foi éloquent, si savant et si ingénu à la fois, *Sagesse*.

S. E. LE CARDINAL MEIGNAN



La mort inattendue du cardinal Meignan sera vivement ressentie par toute l'Eglise de France, déjà si cruellement éprouvée depuis quelque temps.

Le cardinal Meignan est né à Denazé (Mayenne), le 11 avril 1817. Il

fit ses études classiques et théologiques à Angers où il fut ordonné prêtre le 13 juin 1840. Il fut professeur au collège de Tissé, fondé au Mans par Mgr Bouvier. Les qualités de son enseignement le firent remarquer et il fut choisi comme directeur du petit séminaire de Notre-Dame des Champs à Paris. Il remplit successivement les fonctions d'aumônier de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis, de vicaire à Saint-Joseph, à Saint-André, à Sainte-Clotilde, où il resta cinq ans, de 1857 à 1862. Nommé alors professeur d'écriture Sainte à la Sorbonne, il devint bientôt, en 1863, vicaire général de Paris.

Dès l'année suivante, en 1864, l'abbé Meignan était nommé, par un décret en date du 17 septembre, évêque de Châlons. Préconisé le 27 mars 1865, il fut sacré le 1er mai suivant, transféré au siège d'Arras le 20 septembre 1882 et promu à l'archevêché de Tours le 25 mars 1884. Léon XIII le créa cardinal-prêtre du titre de la Trinité-du-Mont, dans le Consistoire du 19 janvier 1893.

BIBLIOGRAPHIE

La Science de la Réclame, par W.-A. Grenier. Editeur : The Railway & Commercial Printing Company, 42, Place Jacques-Cartier, Montréal.

Tout le monde parle plus ou moins de publicité, mais il appartenait à M. W.-A. Grenier de fixer sur le papier ses principes et ses voies nombreuses, puis de raconter, chemin faisant, l'histoire de cet art—car c'en est un.

Très agréable à lire, ce mignon volume, qui a pour titre : *La Science de la Réclame* ; c'est aussi un bijou de composition et d'impression. Les miniatures, les vignettes, jusqu'aux simples arabesques, sont de bon goût et bien enlevées.

M. Grenier était bien l'homme tout désigné pour ce livre. Son expérience dans le domaine de la réclame est le fruit de longues années de travail et d'opération, et pourtant c'est un jeune. C'est surtout un *self-made man* ; il a fait sa trouée avec énergie et voit chaque jour son domaine s'élargir—ce livre l'indique bien.

Une de forces de M. Grenier, c'est qu'il a passé par toutes les branches du journalisme et se trouve en mesure de bien contrôler dans l'ensemble et le menu ce qui constitue, en cette fin de siècle, l'immense mécanisme qui fait mouvoir un journal.

A seize ans, M. Grenier partait pour les Etats-Unis avec, pour toute richesse, cin-

quante sous, plus son billet de chemin de fer. Ajoutons qu'il ne connaissait âme qui vive là-bas. C'était le *struggle for life* dans toutes ses rigueurs. Mais notre ami eut bientôt corrigé la mauvaise fortune et depuis il a sans cesse suivi la voie ascendante. Les hausses et les baisses inhérentes au journalisme n'ont pas altéré son calme, ni sa grande foi dans son art. Ses voyages sur les deux continents, le grand nombre de genres de publicité qu'il a abordés, ses relations dans le monde des affaires, son expérience comme publiciste et



Photo. Laprés & Lavigne

M. W. A. GRENIER

comme "metteur en œuvre" dans sa sphère tout lui donne aujourd'hui une place considérable dans le monde des journaux et lui permet d'aspirer à beaucoup.

M. Grenier est un modeste et quand il s'agit de lui, toute sa science de réclame disparaît.

M. Grenier subit la peine commune : on dit que les gens qui ont fait mille et un métiers finissent par être auteurs. Mais chez lui les moyens justifient cette fin, car son œuvre est de celles qui n'ont rien de banal. Pour nous résumer : c'est un livre aussi bien habillé que bien pensé.

LES FEMMES

Quoiqu'on puisse dire, la grande ambition des femmes est d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse du cœur des conquêtes que font ses yeux.—MOLIÈRE.

En amour quand une femme vous dit : " Si je n'en meurs pas, je deviendrai folle ! " elle oublie d'ajouter " d'un autre ". — Coni du PLESSIS CHAMANT.

Quand les femmes n'aiment pas, elles font les sucrées, les mijaurées. Mais quand elles aiment, il n'y en a pas une—si arrogante, si précieuse et prétentieuse qu'elle soit d'abord, —il n'y en a pas une, dis-je, qui ne finisse par porter son bât sans rejimber.—LOPE DE VEGA.

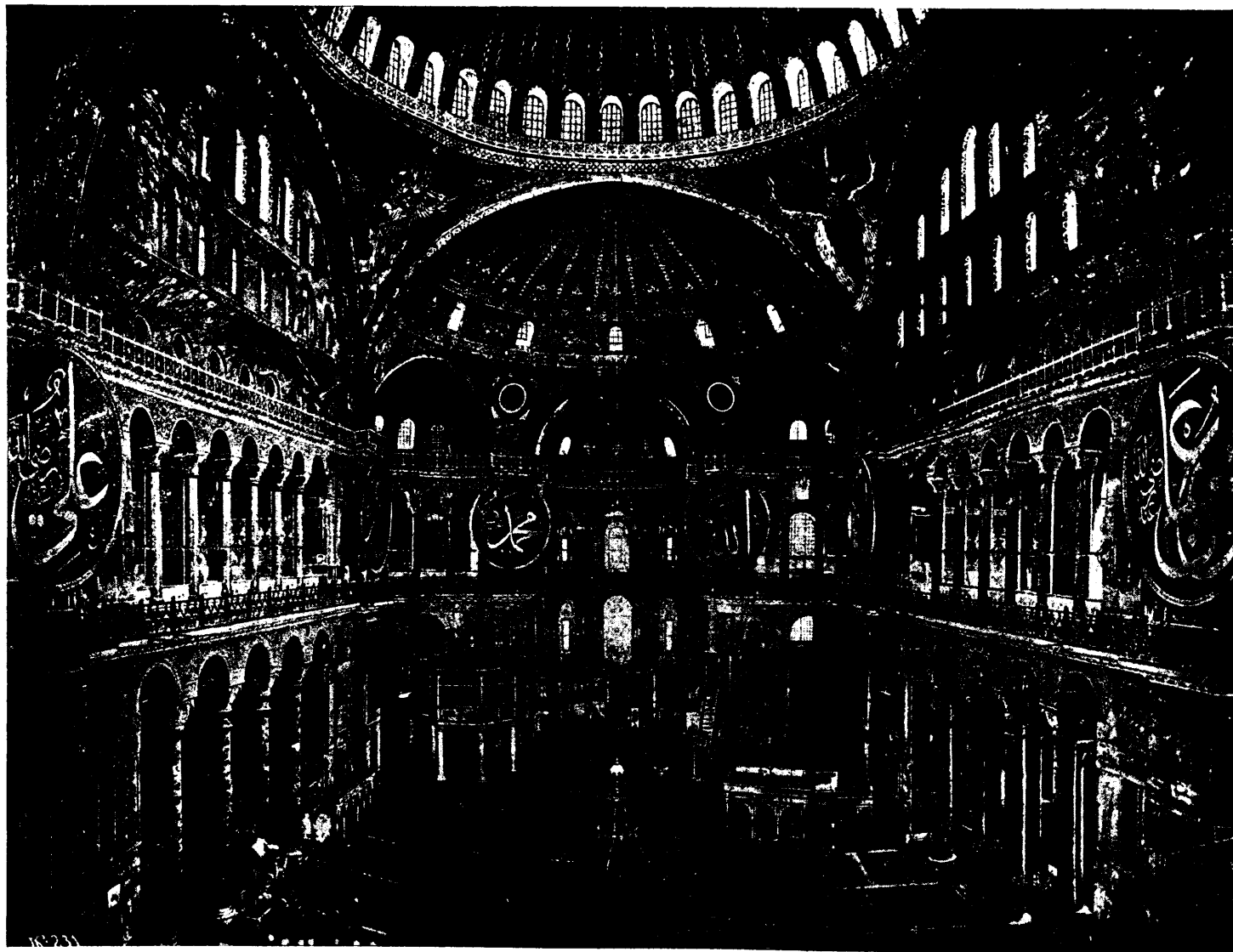
La femme n'est point la compagne de l'homme ; elle doit être son idole, toujours, dans toutes les phases de sa vie, et sous les plus séduisantes images : trésor de candeur dans l'âge de l'amour, providence dans l'âge de la maternité.—Mme DE GIRADIN.



LA DÉFAITE DES ANGLAIS AU TRANSVAAL



CONSTANTINOPLE.—VUE EXTÉRIEURE DE L'ÉGLISE DE SAINTE-SOPHIE



CONSTANTINOPLE.—INTÉRIEUR DE L'ÉGLISE SAINTE SOPHIE—D'après des photographies communiquées par M. F. X. Craig

LE COIN DES ENFANTS

JOIES FAMILIALES

A ma mère.

Est-il des plaisirs plus doux et plus suaves que ceux que nous goûtons au sein de la famille, où tant de cœurs battent à l'unisson ? Malheureusement, on semble en douter : on préfère aux agréables soirées passées au foyer, en compagnie d'êtres chers, les fêtes bruyantes dont le monde est si prodigue et d'où la joie est souvent bannie.

O foyer paternel, que tu es méconnu ! mais on cherche vainement loin de toi des plaisirs nouveaux. Tu es le seul endroit où habite la joie véritable et vers lequel on se dirige chaque soir avec empressement pour y goûter un repos bien mérité, après les rudes labeurs de la journée.

Je terminerai cette petite étude en te souhaitant de vivre longtemps encore, mère chérie, au milieu de ta famille où tu sais si bien faire régner... la joie et le bonheur.

LISETTE.

UNE LARME DE JÉSUS

LÉGENDE

Un jour, sous le vent brûlant du désert, une femme pâle, amaigrie, cheminait, tenant par la main un triste enfant chétif.

Ils étaient épuisés de fatigue et de faim.

La pauvre mère voulait donner à son fils un tout, tout petit morceau de pain, qu'elle tenait dans sa main tremblante.

Le pauvre refusait et disait :

— J'ai mangé hier, maman ; c'est à toi aujourd'hui.

Le céleste enfant, lui aussi, passait par ce chemin : il s'arrêta et touchant le pain, il leur dit :

— Mangez tous deux, car jamais ce pain ne finira : telle est la volonté de mon Père du Ciel.

Et il souriait, mais dans ses yeux miséricordieux, qui semblaient déjà penser tant de choses tristes ou douces, il y avait toujours des pleurs pour la souffrance : une de ses gouttes brillantes, où les cieux se reflétaient entiers, tomba sur le gazon qui, soudain, s'étoila d'une simple fleur : jamais aucun printemps ne l'avait encore vue fleurir.

Quand vous cueillerez la pâquerette de nos prairies, pensez à la larme du bon Jésus.

A. DE GÉRIOLLES.

ATCHI ! ATCHI !

Quel bonheur ! nous allons aller chez bonne-maman.

Lydie et Théo aiment bien à aller chez bonne-maman ; d'abord parce qu'ils l'aiment bien et puis ensuite parce qu'ils aiment bien les gâteaux qu'elle fait.

Justement, quand ils arrivent, grand-maman est dans la cuisine, occupée à retirer du four de belles tartes aux cerises.

— Attendez-moi ici, dit-elle, et elle installe Théo et Lydie dans la salle à manger.

Théo est un petit garçon très curieux, aussi curieux, plus même, que les petites filles.

Il furète dans tous les tiroirs. Est-ce que vous trouvez cela bien ! Moi pas... Il furète partout et découvre une petite boîte remplie de poudre noire.

— Tiens, du café ! dit-il.

Et il met son petit nez rose dans la boîte.

— Atchi ! atchi !

— Voyons ! fait Lydie.

— Atchi ! atchi ! fait-elle à son tour.

— Atchi ! atchi !... Atchi ! atchi ! font-ils tous les deux à la fois.

Et ils pleurent et ils continuent à faire Atchi ! atchi ! atchi !

Grand-mère accourt.

— Les petits brigands ! ils ont déniché la vieille tabatière de grand-père !

Et elle leur lave les yeux et ils ont fini de pleurer. Maintenant même ils rient, car grand-mère vient d'apporter une belle tarte.

Avant de la leur partager, grand-mère leur fait promettre qu'ils ne toucheront plus jamais à ce qui ne leur appartient pas.

— Jamais ! jamais ! disent Théo et Lydie.

TANTE NICOLE.

UNE MALICE D'ANATOLE

Le malheur d'Anatole, c'est de vouloir poser pour le fin des fins, l'inventeur même de la malice. Nous passions notre dimanche au château de son aimable grand-père. Au déjeuner, celui-ci avait fait les plus pompeux éloges de son vieux jardinier, François, un de ces bons ouvriers intelligents, tout à leur métier, et auxquels il serait presque impossible d'en remonter dans le rayon de leur profession.

Nous écoutions avec recueillement. Seul, M. Anatole, les yeux baissés, accueillit les paroles de son grand-père d'un sourire railleur. Sûrement, me disais-je, il médite un tour de sa façon.

Je ne me trompais pas.

— Ce bon grand-père est d'une naïveté incroyable, me dit-il après le déjeuner. Je parie bien, moi, de "coller" son merveilleux François, et de prouver qu'il n'est pas aussi savant qu'il paraît.

Heureux et fier au milieu de ses gardénias, de ses tulipes, de ses bégonias, maître François faisait son inspection : ici, coupant une fleur fanée, là, redressant une branche à l'air trop penché ! Anatole entre dans la serre, un tout petit paquet à la main :

— Tenez, François, dit-il, voici des graines que mon père m'a données pour vous. J'ai oublié le nom de la fleur, mais je sais qu'il faut beaucoup d'eau et de fumier. C'est une plante des plus rares.

Anatole remet son petit paquet au jardinier. François développe les graines. Il les palpe, il les sent, il les repalpe à nouveau.

— Très bien, m'sieur Anatole, on y mettra tous ses soins, réplique-t-il, avec un clignement d'yeux.

Quelques jours plus tard, nouvelle visite d'Anatole aux serres de François qui, en l'apercevant, se frotte les mains d'un air joyeux.

— Ah ! vous voilà, m'sieur Anatole, vous arrivez bien à propos... J'ai tant soigné, tant arrosé vos graines que les voilà déjà poussées.

— Voyez, m'sieur Anatole, vous pourrez en écrire à m'sieur votre papa.

Sous une bonne couche de bienfaisant fumier, on apercevait trois rangées de petits museaux pointus, têtes de poissons, car le facétieux Anatole avait apporté au jardinier des œufs de hareng, très semblables, en effet, aux graines de beaucoup de plantes.

Un concert de rires s'éleva derrière Anatole, qui ne s'était pas aperçu de l'entrée dans la serre de son grand-père et de ses invités.

— Crois moi, mon garçon, dit le bon grand-père, ne tends plus de pièges malins. C'est toujours dur d'être pris dans une souricière, disent les souris ; mais que serait-ce si elles avaient tendu le piège elles-mêmes !

CAMILLE NOBERT.

JEUX ET RECREATIONS

ENIGME

invoque Antoine saint, angélique
 Lectrice, et cherche mes couleurs...
 Dans les salons plaisent mes fleurs,
 Mais pas celles de rhétorique.

Si la langue me trouve unique,
 Aux pieds, je cause cent douleurs,
 Et je mets mes bourreaux en pleurs
 Sans être du tout pathétique.

Naguère puissant, radieux,
 A mes genoux, je vis un monde :
 Pour moi, fumait l'encens de dieux.

Hélas ! déchéance profonde !
 Mon prêtre, en ce siècle glouton,
 Est devenu le marmiteux !

SOLUTION DES PROBLÈMES PARUS DANS LE NO 614

Enigme.—Le mot est : Bière.

Passé-temps.—Le proverbe obtenu, par l'addition des consonnes voulues, aux mots ébauchés précédemment est :

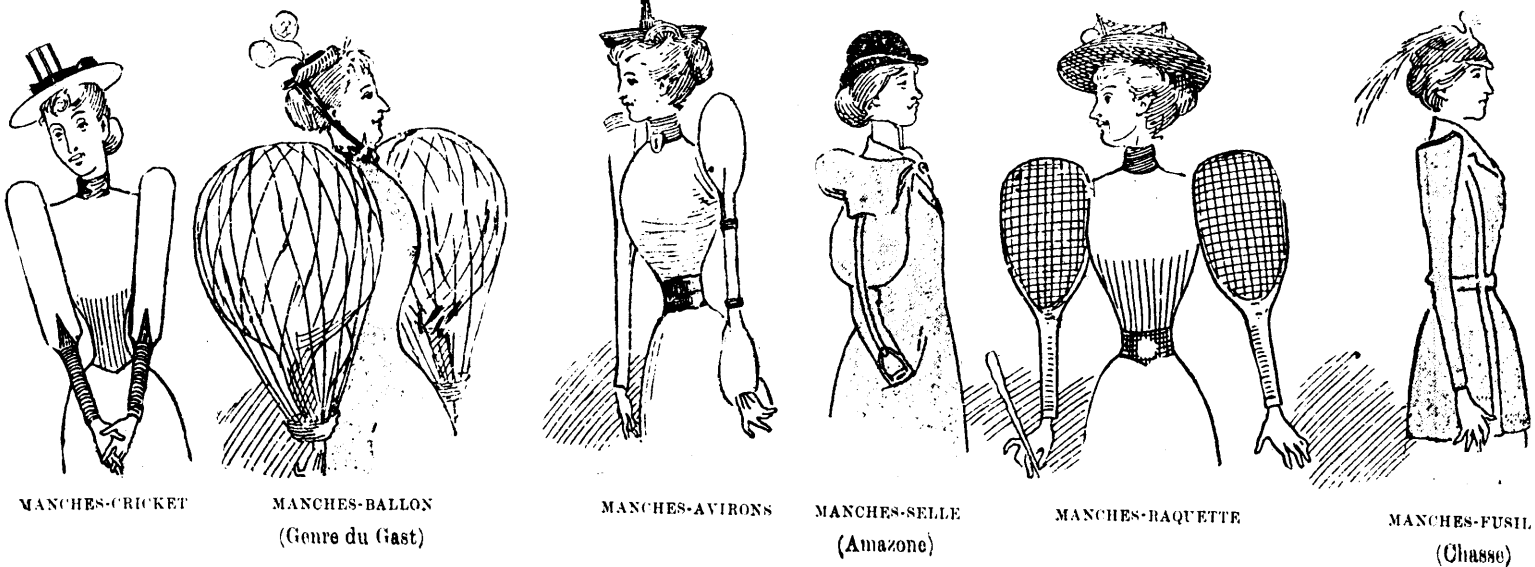
Cœur qui soupire
 N'a pas ce qu'il désire.

ONT DEVINÉ :

Mme A. E. Jacques, Saint-Télesphore ; L. A. Taillefer, Sainte-Scholastique ; Pasteur et Cie, Mlle Schayer, Joseph Drolet, Montréal ; Mme E. E. Forgues, Saint-Alphonse de Granby.

La Petite, délicieux roman dû à la plume si féconde du grand romancier français, Edouard Cadol. Quiconque a lu ses œuvres premières, voudra lire sa dernière production. Nous avons publié une édition bon marché, grand format, que nous vendons pour 5cts. G.-A. & W. Dumont, 1826 rue Sainte-Catherine.

LE SPORT DE LA MODE



MANCHES-CRICKET

MANCHES-BALLON
(Genre du Gast)

MANCHES-AVIONS

MANCHES-SELLE
(Amazone)

MANCHES-RAQUETTE

MANCHES-FUSIL
(Chasse)

FEUILLETON

MANQUANT

PRESCRIPTION COMMANDÉE PAR L'HYGIÈNE

Ce qu'il y a de plus désagréable par ce temps, c'est de se mouiller les pieds; on doit donc l'éviter avec soin. Si malgré cela on prend un rhume et que l'on toussé, il faut s'en guérir au plus vite. Le meilleur moyen est de prendre quelques doses de *Baume Rhumal*, le célèbre spécifique français. En vente partout, 25c les 16 doses.

CHOSSES ET AUTRES

—Le nom de Café vient du nom d'une ville d'Afrique, nommée Kaffa.

—Pendant 1896, la femme "proposera" et l'homme disposera. L'année bissextile!

—Le "football" se joue en Angleterre depuis au delà de 500 ans.

—Les Japonais ont adopté l'anglais comme leur langue diplomatique.

—Il y a, en Egypte, certaines régions où il ne pleut pas pendant des années entières.

—Il y a quarante millions de livres dans les librairies publiques de la terre.

—On compte qu'il y a, à Paris, 195,000 modistes en robes appartenant au beau sexe.

—Ne pas encourager l'homme capable est une injustice, combler l'homme incapable est une indignité.

—Lord Chelsea possède la plus belle collection d'œufs d'Angleterre, et il les a tous amassés de sa propre main.

—Les Etats-Unis ont aujourd'hui quarante-cinq Etats organisés. Quarante-cinq étoiles à leur drapeau!

—Un homme du Maine possède un chat de vingt-quatre ans.

—Les lunettes ont été inventées en 1293, les cartes à jouer en 1391, et l'imprimerie a été introduite en Angleterre en 1474.

—On a tué 30,000 éléphants pour pourvoir à la consommation universelle de l'ivoire.

IL A FAIT SES PREUVES

Ne tentez jamais rien qui puisse vous être nuisible; n'essayez pas un médicament pour savoir s'il vous ressuscitera, mais faites usage de celui qui a fait ses preuves. Le *Baume Rhumal* est dans ce cas, il n'est nuisible à personne et il est utile à tous ceux qui toussent depuis peu ou depuis longtemps. On le vend partout 25c le flacon.

—La population de l'Asie est d'environ 500,000,000 d'habitants, soit à peu près un tiers de l'humanité.

—On parle sérieusement d'une exposition du Nord-Ouest qui aurait lieu en 1897, à Saint-Paul, Minn.

—M. l'abbé Thomas O'Gorman vient d'être sacré évêque de Sioux City, S. D. Le nouvel évêque est né à Saint-Paul, Minn., et a fait ses études en France.

—Deux machines automatiques intéressantes, sont celles employées par le gouvernement des Etats-Unis pour compter et attacher les cartes postales en petits paquets. Ces machines comptent correctement un demi million de cartes en dix heures, les enveloppent et les attachent par paquets de vingt-cinq chacun.

UN CONSEIL JOURNALIER

Commencer par le commencement est ce qu'on conseille tous les jours. Ceux qui font le contraire ont toujours à s'en repentir. Quand vous toussiez, quand vous êtes atteints de rhume, de bronchite ou de grippe, demandez sans retard et avant tout une bouteille de *Baume Rhumal*. Son prix n'est que de 25c et votre guérison viendra sûrement et rapidement. Dans les pharmacies et les épiceries.

—Cette semaine, la troupe de Flynn et Sheridan's, *Big Sensation Double Show*, tient l'affiche au théâtre Royal. Cette troupe est composée d'artistes de toutes les couleurs depuis le blanc le plus pur jusqu'au noir d'ébène en passant par toutes les nuances du chocolat à la crème jusqu'au rouge vif. La compagnie burlesque est toute composée de créoles, dont le répertoire suffit à un specta-

cle ordinaire. Au nombre des attractions figure Mlle Juliette Nelson, une équilibriste sur fil de fer, qui jouit d'une grande popularité.

PERTE DE LA VOIX
Après une Sévère Bronchite
GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer." — E. M. BRAWLEY, D.D., Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication, Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer
Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou Lait Candès

Depuratif, Tonique, Détersif, di-sicc Héle. Rougeurs, Rides précoces, Rugosité, Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — A l'état pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.

11 date de 1849

Canad. Paris Be St-Denis, 17

Débetures Municipales

Bons du Gouvernement et de Chemins de Fer
VALEUR DE PLACEMENT
ACHETÉS ET VENDUS

Toujours en mains un grand nombre de valeurs propres à être déposées au gouvernement ou des placements de fonds en fidéjussés.

Les municipalités qui ont besoin d'emprunter trouveront avantage à se mettre en relations avec

R. WILSON SMITH,
BATTISSE "BRITISH EMPIRE" MONTREAL.

Achète des débetures et autres valeurs désirables.

PURGATIFS * DEPURATIFS
ANTISEPTIQUES



Leur Succès s'affirme depuis près d'un siècle
CONTRE LES
ENGORGEMENTS D'INTESTINS
(Constipation, Migraine, Congestions, etc.)



Très contrefaits et imités sous d'autres noms.
Exiger l'Etiquette CI-JOINTE EN 4 COULEURS
No'tice dans chaque boîte. DANS TOUTES LES PHARMACIES.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)
INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTREAL

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs
162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

Librairie Française

G. HUREL
1615, Notre-Dame, Montréal

Seul agent du *Petit Journal* et autres journaux français. Romans nouveaux, publications diverses, artistiques et populaires Gravures, Chansons, etc.
Livres d'occasions, achat et vente.
Nous importons de Paris, en trois semaines toutes les commandes qui nous sont faites. Prospérez pour marchands.

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
Emploient.

"CREME LA SIMON"

Mme ADELINA PATTI dit:
"Elle est sans pareille."
Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum
Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engelures

J. SIMON, PARIS
Agent général pour le Canada :
C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le **VIN** à l'**EXTRAIT de FOIE de MORUE**
PRÉPARÉ PAR
M. CHEVRIER
Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris

possède à la fois les principes actifs de l'**HUILE de FOIE de MORUE** et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'**HUILE de FOIE de MORUE**, est souverain

CONTRE :
la **SCROFULE**, le **RACHITISME**,
l'**ANÉMIE**, la **CHLOROSE**,
la **BRONCHITE** et toutes les **MALADIES de POITRINE.**

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

POUDRE
— POUR —
LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.
Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur.
Direction dans chaque boîte.
Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies ou envoyé franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTREAL

VIN DE VIAL
PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA
Tonique puissant pour guérir:
ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE
ÉPUISEMENT NERVEUX
Aliment indispensable dans les **CRÉISSANCES DIFFICILES**,
Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS.
S'adresser à **C. ALFRED CHOUILLOU**,
Agent Général pour le Canada, **MONTREAL.**

PAPIER FAYARD & BLAYN
GUÉRIT RHUMES
Irritat: de Poitrine, Influenza, Douleurs
Rhumatismes, Blessures, Plaies
Topique exœl. contre CORS, GILS-de-PERDRIX. — 1 f. t. Pharmacies

La série du **MONDE ILLUSTRÉ** est conservée aux bureaux suivants de la **CANADIAN ADVERTISING AGENCY**, où les annonces seront acceptées aux plus bas prix :
Paris (France), 5, rue de la Bourse.
Londres (Ang.), 60, Watling street, E. C.
Boston (Mass.), Carter Buildings.
Toronto (Ont.), 26, King street East.

Abonnez-vous au **MONDE ILLUSTRÉ**; le plus complet des journaux illustrés du Canada. Douze pages de texte et quatre pages de gravures chaque semaine.

La Nouvelle Revue
18, Boulevard Montmartre, Paris.

Directrice : **Madame Juliette ADAM**

PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

12 mois	50 ^{fr}
6 mois	26 ^{fr}
3 mois	14 ^{fr}
15 jours	56 ^{fr}
10 jours	29 ^{fr}
5 jours	15 ^{fr}
1 semaine	62 ^{fr}
1 jour	32 ^{fr}
1 jour	17 ^{fr}

Prix et souscription en France et dans les bureaux de la Revue.
On s'abonne sans frais; dans les bureaux de la Revue, les annonces de l'Ordre, l'agence et celles de la Société française de France et de l'Étranger.

l'abonnement

